

MENSUEL
SOP
SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE

Supplément au SOP n° 23, décembre 1977

AVENIR ET SIGNIFICATION DE LA DIASPORA ORTHODOXE
EN EUROPE OCCIDENTALE

Conférence d'Olivier CLEMENT
au 3e Congrès orthodoxe d'Europe occidentale
Amiens, 11-13 novembre 1977

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. (1) 43 33 52 48

*Abonnement :
voir en dernière page*

Document 23.B

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Eglise orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices du Comité inter-orthodoxe en France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

DOCUMENTAVENIR ET SIGNIFICATION DE LA DIASPORA ORTHODOXE
EN EUROPE OCCIDENTALE

par Olivier CLEMENT

Nous donnons ici le texte de la conférence d'Olivier CLEMENT, historien et théologien, qui clôtura le 3ème Congrès orthodoxe d'Europe occidentale, tenu à Amiens (Somme) du 11 au 13 novembre 1977 (SOP n° 23). Les vifs applaudissements qui suivirent ont montré à quel point l'orateur avait su refléter les préoccupations des 700 participants du congrès.

Un journaliste qui rendait compte du premier congrès orthodoxe en Europe occidentale, celui d'Annecy, en 1971, eut cette réflexion : "C'est une fête de famille". Et c'est vrai que nos congrès sont d'abord des fêtes de famille, où nous venons souvent en famille ; où nos enfants et nos adolescents jouent ensemble, les uns avec des jouets, les autres déjà avec la vie ; où nous sommes heureux, tout simplement, d'être ensemble dans une certaine lumière, nous qui, si souvent, souffrons de notre isolement, d'abord en tant qu'orthodoxes, c'est-à-dire membres, dans nos pays, d'une minorité assez réduite, à la fois repliée sur elle-même et comme éclatée, ensuite parce que nous vivons, aujourd'hui, dans une civilisation de la solitude et, comme l'a dit un grand spirituel serbe contemporain, une "civilisation de la mort". Or l'Orthodoxie, il faut le dire sans orgueil mais avec beaucoup de gratitude, c'est, dans sa profondeur, la vie, la chaleur, la grâce ressentie comme un feu divin qui embrase tout notre être - "Dieu est un feu qui réchauffe nos entrailles", disait saint Séraphin de Sarov - et quand nous nous réunissons en famille, c'est une famille "eucharistique" où nous sommes tous "membres les uns des autres" dans le Ressuscité qui nous ressuscite, qui nous communique son Souffle, qui nous permet de reprendre souffle, de respirer l'immense, de "respirer l'Esprit" comme disent nos spirituels.

Alors c'est le moment, à la fin de ce troisième congrès, après dix ans d'efforts de notre Fraternité, quand notre Eglise s'engage dans une réflexion préconciliaire, c'est le moment de faire le point, de nous demander quelle est la situation de l'Orthodoxie en France et en Europe occidentale, comment cette situation pourrait être améliorée, enfin, et peut-être surtout, quel est le sens de notre présence dans ces pays, dans ces cultures où Dieu nous fait vivre.

I - Un rayonnement spirituel incontestable, une situation ecclésiologique détestable

On pourrait, me semble-t-il, résumer la situation de l'Orthodoxie en France et en Europe occidentale par cette formule : un rayonnement spirituel incontestable, une situation ecclésiologique détestable.

Je le dis d'emblée : je ne pense pas, nous ne pensons pas, que la rencontre de l'Orthodoxie et de l'Europe occidentale soit un hasard. Il n'y a pas de hasard pour l'homme de foi. Nous pressentons que cette rencontre constitue un événement lourd de sens dans l'histoire profonde du monde chrétien. D'abord, c'est une vraie rencontre, à la différence par exemple de ce qui se passe aux Etats-Unis où l'Orthodoxie peut se déployer comme pour elle-même, dans une sorte d'espace neutre. Ici, parce que les orthodoxes sont peu nombreux, ils se trouvent quotidiennement en contact avec leurs frères chrétiens, ils se trouvent nécessairement insérés dans des cultures nationales et régionales - en Belgique et en Hollande, on pourrait presque dire : urbaines - anciennes, complexes, capables d'un extrême affinement de l'humain. Certes nos pays sont recouverts aujourd'hui par la civilisation occidentale au sens large, dont les techniques et les idéologies se répandent dans l'univers entier, dévoilant du reste, à travers des compensations de plus en plus dérisoires, l'angoisse et la soif fondamentales de l'homme ; de sorte que la parole de Paul Florensky - "la Trinité ou la

folie" - devient chaque jour plus vraie ; on pourrait dire aussi bien : le meurtre, le suicide, ou l'expérience de la résurrection. Pourtant les vieilles cultures européennes gardent - et nous, orthodoxes, devons contribuer à leur garder - une incontestable originalité. En France en particulier, il me semble que la culture, parce qu'elle est à la fois la plus sécularisée, mais aussi la plus exigeante, prend aujourd'hui conscience que la "mort de Dieu" aboutit inéluctablement à la "mort de l'homme". Et l'on pressent comme une ouverture à la transcendance, un "retour du refoulé" pour parler comme les psychanalystes, et le refoulé c'est la mort, c'est la tendresse, c'est l'angoisse et l'émerveillement d'exister. C'est pourquoi le témoignage orthodoxe revêt ici, aujourd'hui, une telle importance : pour bénir et fortifier les sources qui recommencent à couler, pour aider les chrétiens de ces pays, en pleine incertitude, mais aussi en pleine recherche, à retrouver toute la puissance de la résurrection.

Ce témoignage prend place dans une continuité. La génération actuelle est déjà la troisième ou la quatrième par rapport aux grandes émigrations. D'autre part, dès le 19ème siècle a commencé en Russie la rencontre de la quête occidentale et de la foi orthodoxe, la descente aux enfers et la découverte du Christ vainqueur de l'enfer, de sorte que Camus, dans sa brève préface à son adaptation pour la scène des "Possédés" pouvait écrire : "On croyait que le 20ème siècle serait le siècle de Marx, on s'aperçoit qu'il est le siècle de Dostoïevski". Certains des plus grands théologiens ou explorateurs spirituels de l'Orthodoxie, comme Khomiakov et Soloviev, se sont à plusieurs reprises directement exprimés en français. Dans la première moitié de notre siècle, c'est en Europe occidentale, et notamment à Paris, que le renouveau théologique et philosophique russe a porté ses fruits et s'est trouvé transmis, par des traductions françaises, à l'intelligentsia orthodoxe arabe, grecque ou roumaine (tandis que des traductions anglaises favorisaient le renouveau copte). Les grands philosophes religieux russes ont montré la force novatrice de la Tradition orthodoxe, ils ont dessiné les perspectives d'une spiritualité créatrice. Devant les cultures de l'Europe occidentale - ils connaissaient surtout l'allemande et la française -, ils n'éprouvaient nullement ce complexe d'infériorité-supériorité qui n'a cessé de ravager tant de milieux orthodoxes : ils discernaient paisiblement les esprits, décelaient les racines d'Eglise indivise, montraient comment les grandes explorations de l'athéisme pourraient prendre place dans une vision intégrale de la divino-humanité.

Puis sont venus les maîtres de la néo-patristique. La rigueur occidentale et ses exigences intellectuelles - une Myrrha Lot-Borodine, un Vladimir Lossky ont été formés par les grands médiévistes français -, leur ont permis de retrouver la grande tradition doctrinale de l'Orthodoxie, des Cappadociens à Palamas. Leur oeuvre, jusque dans ses prises de distance claires et loyales par rapport aux théologies qui dominaient alors en Occident, le néo-thomisme et le barthisme, ne peut se comprendre qu'en liaison avec le grand effort de ressourcement biblique, patristique et liturgique qui marquait le catholicisme en Europe occidentale, et qu'ont illustré, qu'illustrent parfois encore, les Otho Casel, Urs von Balthazar, Congar, Daniélou, de Lubac, Bouyer, Chenu, ainsi que la fondation et le développement, en France, de la collection des "Sources chrétiennes".

Philosophes religieux et théologiens néo-patristiques ont trouvé aujourd'hui même des continuateurs dont certains, comme le Métropolite Antoine, le Père Sofrony, le Père Cyrille Argenti, le Père Boris Bobrinskoy, sont originaires des grandes émigrations orthodoxes, mais dont beaucoup d'autres sont des Anglais, des Belges, des Suisses, des Français de vieille souche. Grâce à ces hommes, la présence orthodoxe, même si elle reste largement ignorée du grand public (ce qui, du reste, grâce au rayonnement de Mgr Antoine Bloom, n'est plus vrai en Angleterre), est aujourd'hui pleinement reconnue dans les milieux chrétiens cultivés comme dans les milieux intellectuels préoccupés de vie spirituelle. En France, l'impact du service de presse orthodoxe, l'écho trouvé par certaines émissions orthodoxes à la radio ou à la télévision, le caractère très précisément "classique" acquis par des ouvrages comme l'Essai sur la théologie mystique de l'Eglise d'Orient, de Vladimir Lossky ou Les âges de la vie spirituelle, de Paul Evdokimov, manifestent assez bien cette situation. Un écrivain non-conformiste mais d'une profonde sensibilité orthodoxe écrit maintenant une chronique hebdomadaire dans le principal quotidien français. Des théologiens orthodoxes ont été parfois invités à prêcher à Notre-Dame de Paris. Orthodoxes et catholiques publient ensemble,

au monastère cistercien de Bellefontaine, une collection de textes spirituels fondamentaux, anciens ou récents, de l'Orient chrétien et envisagent maintenant d'éditer une traduction française intégrale de la Philocalie. On observe enfin, surtout parmi les contemplatifs catholiques, à Taizé, en général dans le renouveau actuel de prière et de spiritualité, une réelle influence de la pensée orthodoxe, un intérêt grandissant pour l'icône et la liturgie byzantine, une pratique souvent avancée de la prière de Jésus...

Or, il faut le reconnaître, si la pensée orthodoxe a vraiment acquis droit de cité dans nos pays, un abîme s'ouvre entre elle et la réalité sociologique de l'Orthodoxie : de sorte que nous, intellectuels orthodoxes, sommes souvent réduits à une sorte de mensonge involontaire : nous exposons une très belle ecclésiologie, mais cette ecclésiologie n'est pas vécue, et nous n'avons à montrer que le chaos. Distorsion intenable qui, à la longue, risquerait de paralyser - ou, pire, de rendre dérisoire -, le témoignage orthodoxe dans nos pays.

En France, comme dans l'ensemble de l'Europe occidentale, de multiples juridictions orthodoxes se superposent dans les mêmes lieux, sur le même territoire. Cette situation, faut-il le rappeler, s'explique par de multiples facteurs qu'on peut assez aisément démêler : les circonstances souvent brutales et tragiques, sans aucune préparation, des principales émigrations orthodoxes ; l'affaiblissement séculaire de l'ecclésiologie eucharistique et conciliaire dans l'Eglise orthodoxe, et l'accent mis, depuis le 19ème siècle, sur une conception nationale, voire nationaliste, de l'appartenance ecclésiale ; les réactions aux révolutions communistes et au nouveau statut de l'Eglise russe et des Eglises orthodoxes dans les démocraties populaires ; les interprétations différentes données aux rôles respectifs, dans la Diaspora, du Trône oecuménique et des diverses autocéphalies.

Cette situation de morcèlement et de juxtaposition a les plus graves conséquences.

On peut d'abord se demander si le lien qui s'est établi, dans l'Eglise orthodoxe, entre la nationalité et la juridiction ecclésiastique, n'a pas, dans la Diaspora, achevé de changer de sens : originellement de transfiguration (de l'ethnie par l'Eglise), il devient souvent une forme spécifiquement orthodoxe de sécularisation (de l'Eglise par l'ethnie). Perspective où l'Orthodoxie semble seulement un aspect de la culture nationale. Les descendants d'émigrés, au fur et à mesure qu'ils s'assimilent, abandonnent tout naturellement une Orthodoxie dont ils ont l'impression qu'elle ne les concerne plus. L'hémorragie est gigantesque. Elle n'a jamais été mesurée.

En second lieu, il est trop évident que la situation actuelle rend difficile, et parfois impossible, la coordination des forces, déjà bien réduites, de l'Eglise orthodoxe dans nos pays. Tandis que des paroisses parfois résiduelles coexistent, en s'ignorant, dans la même ville, combien de disséminés qui ne sont jamais desservis ! La multiplicité des juridictions, quelle que soit la bonne volonté des évêques, compromet tout projet à long terme et notamment la formation appropriée des prêtres et leur bonne répartition.

Le plus grave, enfin, c'est que l'ecclésiologie orthodoxe devient mythique. L'injonction du premier Concile oecuménique - "qu'il n'y ait pas deux évêques dans la même ville" -, la condamnation du nationalisme religieux par le concile de 1872, restent lettre morte. Or ces principes ne sont pas d'ordre administratif, mais d'ordre mystique, au sens de l'Eglise comme "mystère" du Ressuscité : dans un même lieu, tous les orthodoxes doivent s'intégrer eucharistiquement en Corps du Christ par le témoignage apostolique d'un seul évêque - un seul évêque, une seule eucharistie, un seul Corps -. A leur tour, toutes ces communautés eucharistiques doivent se reconnaître mutuellement comme l'unique Eglise, faire circuler entre elles la vie et l'amour par la définition de centres d'accord, de centres de communion : d'où la prescription du quatrième Concile oecuménique - "Qu'il n'y ait pas deux métropolitains dans la même province" -. Or, aujourd'hui, nous nous organisons dans la Diaspora non pas selon l'eucharistie et la conciliarité, mais selon l'ethnie et selon des préférences politico-religieuses, c'est-à-dire idéologiques. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que l'eucharistie ne rayonne pas et que la Diaspora risque d'être livrée aux lois psycho-sociologiques des "micro-minorités" : fragmentation, craintes obses-

sionnelles, refus du dialogue, rôle excessif des querelles de personnalités, transformation de l'Orthodoxie en une idéologie pensée contre, non seulement contre les non-orthodoxes, mais contre les autres orthodoxes !

Les occidentaux de souche qui entrent dans l'Orthodoxie subissent cette situation et parfois l'aggravent, avec le zèle du néophyte. Ils se trouvent entraînés dans des querelles qui ne les concernent pas mais qu'on leur présente comme mettant en cause l'essence même de la foi. Certains ont tendance à faire de l'Orthodoxie un drapeau, une exaltation, une différence à la fois gênante et avantageuse, un refuge, un orgueil noué de peur et d'agressivité, bien autre chose, en tout cas, je le crains, que l'Évangile découvert dans la Tradition vivante. Ainsi menace la sectarisation, non seulement à l'intérieur de groupes un peu marginaux, mais dans notre compréhension même de l'Orthodoxie.

II - Réinventer la conciliarité

Il n'y a pas d'autre remède à cette situation que de travailler patiemment, ici comme dans l'ensemble de l'Église orthodoxe, au renouveau de la conciliarité. On parle beaucoup aujourd'hui d'un Concile pan-orthodoxe. Pourtant on ne sait trop quel ordre du jour lui donner, aucun thème majeur ne se dégage. Cette hésitation sur l'ordre du jour, comme Nicolas Lossky l'a remarqué dans un récent article (1), prouve que la véritable urgence n'est pas le Concile comme tel, mais le renouveau nécessaire de la conciliarité.

L'Église, qui participe, en Christ, à l'existence trinitaire, est conciliaire par essence : encore faut-il que cette conciliarité fondamentale - celle des personnes dans le Corps unique du Christ sous les flammes de la Pentecôte, celle des évêques exprimant l'intégration mutuelle et universelle des communautés eucharistiques -, encore faut-il que cette conciliarité trouve son expression, ou plutôt ses expressions. Le Concile œcuménique est un événement prophétique tout à fait exceptionnel, il répond à une menace précise. Mais il a existé des expressions plus modestes, institutionnelles ou semi-institutionnelles, de la conciliarité : ainsi des conciles provinciaux, qui, d'après un canon de Nicée, devraient se réunir deux fois par an ; ainsi des conciles régionaux souvent élargis à des représentants d'autres Églises orthodoxes, et ces représentants, jusqu'au 17^{ème} siècle inclus, n'étaient pas de simples observateurs comme c'est le cas aujourd'hui où les relations entre "autocéphalies" sont devenues, comme en droit international, des relations entre puissances souveraines. Ces conciles régionaux élargis se déroulaient parfois "en chaîne", comme au 14^{ème} siècle pour confirmer la doctrine de saint Grégoire Palamas, ou au 17^{ème} pour préciser la position de l'Orthodoxie entre Réforme et Contre-Réforme. Enfin il faut mentionner la tradition "pentarchique", l'accord, réduit, après le schisme, à celui des quatre patriarches orientaux qui se réunissaient assez régulièrement avec leurs synodes, à peu près tous les vingt ans : les deux derniers de ces conciles, en 1848 et 1872, ont eu une grande importance pour expliciter l'ecclésiologie orthodoxe face aux deux tentations opposées d'un centralisme juridique de type étatique et d'un émiettement confédéral... Tout ce système s'est enrayé avec la multiplication, aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles, des Églises nationales et surtout avec la nouvelle conception de l'autocéphalie.

Le problème, aujourd'hui, est donc de retrouver les voies et moyens d'une conciliarité régulière. Au fond, nous avons surtout besoin de conférences pan-orthodoxes périodiques, mais de conférences qui ne soient pas seulement des rencontres plus ou moins diplomatiques entre délégués d'autocéphalies se considérant comme souveraines, mais des rencontres d'évêques inséparablement responsables de leurs troupes respectifs et de l'Église universelle. D'évêques préoccupés non seulement du prestige de leurs Églises nationales mais du témoignage de l'Évangile pour les hommes du 20^{ème} et du 21^{ème} siècles (et c'est justement ce second aspect de leur ministère que le "premier évêque" doit rappeler à ses pairs).

(1) Préparation du Concile pan-orthodoxe - Les Etudes, 1977, 8-9. (SOP n° 22)

Tout ceci concerne directement notre Diaspora. Elle doit réinventer la conciliarité dans son propre sein. Elle doit constituer, pour l'ensemble de l'Eglise orthodoxe, l'appel à une conciliarité renouvelée.

Pour réagir contre les aspects négatifs de la situation de l'Eglise orthodoxe en France et en Europe occidentale, deux organismes se sont constitués depuis une dizaine d'années : le Comité interépiscopal orthodoxe en France, et la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Le Comité interépiscopal s'est formé pour permettre aux juridictions pleinement canoniques d'adopter des positions communes dans les relations oecuméniques. Il lui arrive aussi de discuter de problèmes intérieurs à l'Orthodoxie locale. Mais ses réunions sont irrégulières, il n'a pas d'existence proprement officielle et encore moins canonique.

La Fraternité joue un certain rôle en France, Belgique et Suisse romande, elle a des contacts avec des initiatives analogues qui s'ébauchent en Angleterre, Hollande et Allemagne. Elle favorise la formation de Fraternités locales qui prennent leur indépendance et entre lesquelles elle sert simplement de trait d'union : ainsi, outre la Fraternité parisienne, la Jeunesse orthodoxe du Midi de la France, les Fraternités de l'Ouest, de Belgique et, tout récemment, du Sud-Ouest. La Fraternité est un instrument provisoire de service qui tente de faciliter la rencontre et la collaboration des orthodoxes des diverses juridictions, par l'approfondissement en commun de leur foi. Elle le fait par un effort de catéchèse, d'édition et d'information dont vous avez pu, ces jours-ci, mesurer l'importance, par l'organisation aussi de congrès et de camps de travail, par une implantation géographique précise dans un village des Cévennes qui devient un village orthodoxe et où notre ami Jacques Touraille mène une vie de prière et de labeur, traduisant les textes fondamentaux de la liturgie et de la spiritualité orthodoxes.

Entre le Comité interépiscopal et la Fraternité, les rapports sont étroits et confiants et certains des responsables de la Fraternité assistent comme experts aux réunions du Comité. Cependant ces deux organismes désignent une réalité locale à laquelle les Eglises orthodoxes, jusqu'à présent, n'ont guère donné de consistance. Bien moins que le Comité interépiscopal, la Fraternité n'a d'existence officielle. Elle reste frêle, elle est loin d'être reconnue - ou simplement connue - par tous les milieux orthodoxes qui vivent repliés sur eux-mêmes, dans un grand émiettement.

Déjà, par nous-mêmes, nous pouvons approfondir et élargir ce qui existe. Pour cela, et c'est l'effort que suggère la Fraternité mais qui devrait de plus en plus aller de soi, il importe de réaliser, dans nos paroisses, entre elles, entre les juridictions, dans les fraternités locales, des espaces eucharistiques et conciliaires où l'on s'accepte "membres les uns des autres", malgré des approches peut-être différentes des choses de l'Eglise comme de celles de la cité. Des espaces où l'on ose se parler, dans la reconnaissance mutuelle, dans l'affrontement et le pardon fraternels, dans la répudiation de ce fanatisme qui fait qu'on peut mentir en toute bonne conscience "pour le bien de la cause". Il n'y aura pas d'ecclésiologie eucharistique et conciliaire s'il n'y a pas, entre nous, des lieux où l'Evangile soit pris au sérieux, avec le refus de juger, avec le respect de l'autre comme personne au-delà de son péché (à l'exemple de Jésus devant la femme adultère) ou de son appartenance idéologique (songez au rôle que donnent les Evangiles aux Samaritains, ces hérétiques, ces adversaires idéologiques). Dans ces espaces eucharistiques et conciliaires, les jeunes pourront dépasser simultanément la tentation du ghetto ethnique et celle d'abandonner leurs racines, pour réaliser un authentique "mariage des cultures". Les traditions, les langues, les situations les plus diverses, depuis celle des orthodoxes qui, par exemple, sont avant tout à l'écoute du renouveau spirituel russe et consacrent le meilleur de leur énergie à le favoriser, jusqu'à celle des orthodoxes qui sont engagés sans retour dans un témoignage ici et maintenant, tout entrera dans ce grand partage eucharistique où nous avons tous tellement besoin les uns des autres.

Simultanément, il importe de renforcer le Comité interépiscopal qui existe en France, et de suggérer la formation de comités analogues dans les autres pays

d'Europe occidentale. Mais ici nous devons nous tourner vers l'ensemble des Eglises orthodoxes dans leur propre devoir de conciliarité.

Les responsables de la Fraternité n'ont cessé depuis la fondation de celle-ci, de s'adresser à leurs évêques respectifs en leur disant : nous ne pouvons rien faire sans vous, nous ne vous demandons pas d'être moins nos évêques mais de l'être davantage, d'exercer pleinement votre responsabilité à notre égard. De même nous nous tournons maintenant vers l'ensemble de l'épiscopat orthodoxe en lui disant : la Diaspora ne saurait être un enjeu entre les Eglises autocéphales, elle est le lieu providentiel où l'Eglise orthodoxe doit manifester son unité et son universalité dont vous, évêques orthodoxes, êtes tous responsables. Nous nous adressons au Patriarcat de Constantinople et au Patriarcat de Moscou en leur disant : la Diaspora en Europe occidentale sera le lieu de votre réconciliation et de votre commun service. Car nous ne serions rien, sans la pensée et la spiritualité des Pères grecs et de Byzance, mais aussi sans la pensée et la spiritualité des philosophes religieux et des théologiens russes venus sur notre sol et que j'évoquais tout à l'heure. Pour nous ces deux greffes n'en font qu'une et elle tient bon dans nos coeurs. Vous, Eglise russe, nous savons que vous êtes sous la croix, que vous portez votre croix avec "courage et prudence" comme dit Trevor Beeson : alors nous attendons de vous, ici, le langage de la croix. Et vous, Trône oecuménique, c'est vous qui, depuis le schisme, assumez en Orient la "présidence à l'amour" : alors nous attendons de vous, ici, le langage de l'amour. Et nous savons bien que le langage de la croix et que le langage de l'amour ne peuvent se contredire. Nous nous adressons à l'Eglise roumaine, dont nous savons combien elle est proche de la France, de sa langue, de son génie. Nous nous adressons au Patriarcat d'Antioche, qui veille, avec celui de Jérusalem, sur les racines bibliques de l'Eglise et dont le sémitisme charnel et spirituel, si douloureux aujourd'hui, nous est particulièrement cher. Nous nous adressons aux Eglises qui comptent parmi nous tant de migrants, Grecs et Serbes surtout : le migrant est aujourd'hui, dans nos sociétés repues, une des images les plus poignantes de Celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête. Grâce à ces migrants, l'Eglise orthodoxe est peut-être la seule Eglise en Europe occidentale à compter parmi ses pratiquants une majorité de pauvres, la seule Eglise qui soit en définitive plus ouvrière que petite-bourgeoise. Et nous admirons l'action non seulement pastorale mais sociale d'un métropolitain Irénée en Allemagne, Mélétiós en France, ou de Mgr Laurent, évêque des Serbes en Europe occidentale.

Oui, nous nous adressons à toutes les Eglises d'Orient, à leurs évêques, à leur peuple, pour leur dire : nous avons besoin de vous. Quand vous la connaîtrez, la détresse de tant de disséminés orthodoxes abandonnés parce que la division canonique paralyse les efforts de nos évêques ne pourra que vous bouleverser. Vous parlez de concile, ou plutôt de conciliarité. Mais vous devez savoir que la conciliarité de la détresse a déjà commencé ici chaque fois que des isolés ont pu se rencontrer ; alors, quelle que soit leur origine ethnique, dans la joie même de leur diversité, ils se reconnaissent comme frères, comme "membres les uns des autres" dans l'unique Corps du Christ.

Nous n'avons pas de recettes à vous proposer. Nous ne sommes pas les idéologues d'une Orthodoxie française, ou occidentale. Nous pensons seulement qu'il vous faudrait protéger un peu ce qui germe, et un peu le favoriser. Pourquoi ne pas multiplier les Comités interépiscopaux dans les pays d'Europe occidentale, en donnant d'abord à chacun d'eux le statut et les prérogatives de la Conférence des évêques orthodoxes canoniques en Amérique ? Allons plus loin, en insistant sur la réalité française où les choses sont déjà bien amorcées. Pourquoi ne pas donner à l'actuel Comité interépiscopal en France le caractère d'un Synode provincial d'un type inédit ? Ce Synode se réunirait régulièrement sous la présidence de l'exarque du Patriarcat oecuménique. Il aurait pouvoir de décision sur toutes les affaires présentant un intérêt commun à tous les diocèses, aucun Patriarcat ne pourrait agir ici sans le consulter. Il éviterait une concurrence désastreuse entre juridictions et permettrait au contraire d'en coordonner les forces. Il convoquerait au moins tous les trois ans une Assemblée ecclésiale représentative des orthodoxes des différents diocèses. Des prêtres et des laïcs, choisis au sein de cette Assemblée, et appartenant à tous les diocèses, formeraient un Conseil métropolitain qui assisterait

aux travaux du Synode provincial et pourrait être consulté par lui. Les nouveaux évêques seraient certes désignés par leurs Eglises autocéphales respectives mais après consultation du Synode provincial et de l'Assemblée ecclésiale.

Peu à peu la Diaspora orthodoxe en France s'orienterait vers un statut de semi-autonomie originale. Je ne crois pas que nous ayons actuellement la force d'assumer une autocéphalie, et d'ailleurs l'autocéphalie close a fait suffisamment de mal à l'Eglise orthodoxe : la Diaspora pourrait être le banc d'essai de formules nouvelles où l'ecclésiologie eucharistique et conciliaire, le sens de l'unité et de l'universalité orthodoxe s'inscriraient plus clairement. Les orthodoxes sont ici trop faibles, trop peu nombreux, ils sont engagés dans un témoignage trop important, trop difficile, pour qu'ils n'éprouvent pas le besoin vital d'être protégés, aimés, instruits, nourris par les Eglises qui disposent d'une Tradition ininterrompue de foi, de prière, de sainteté pleinement orthodoxes. Nous, orthodoxes en Europe occidentale, nous ne pouvons rien si nous ne sommes pas organiquement liés aux Eglises de l'Orient. Inversement, nous n'entendons nullement interrompre l'aide matérielle que certains secteurs de la Diaspora fournissent à leurs Eglises-mères en difficulté : le geste de Paul rassemblant dans les jeunes communautés chrétiennes une collecte en faveur de l'Eglise-mère de Jérusalem nous semble toujours indispensable. Je verrai donc, à moyen terme, la fondation ici d'une Eglise semi-autonome. Cette semi-autonomie serait accordée à notre Diaspora par l'ensemble des Eglises orthodoxes en convergence conciliaire. Elle les représenterait toutes au sein de l'Occident. Elle dépendrait du Trône oecuménique, gardien de l'unité et de l'universalité de l'Orthodoxie, mais d'un Trône oecuménique en situation permanente de rassemblement conciliaire comme il l'est devenu ces dernières années ; et qui, par exemple, réunirait chaque année une commission pan-orthodoxe chargée de l'aide à notre Diaspora. Ainsi pourrions-nous peu à peu, ici, organiser à côté de diocèses purement ethniques pour les émigrations qui sont simplement de passage, des diocèses territoriaux où d'ailleurs, le cas échéant, l'évêque désignerait des vicaires épiscopaux plus spécialement chargés du soin pastoral des diverses ethnies.

III - Le sens de la Diaspora

Si nous devons d'abord nous préoccuper d'assurer ici l'existence même de notre Eglise, une existence coordonnée puis unifiée, reste à nous poser la question fondamentale : quel est le sens de notre présence ici ?

Pour certains, il s'agit seulement d'un détour préparant un retour. Il importe alors de préserver l'originalité religieuse et culturelle d'émigrations économiques prises dans un va-et-vient toujours renouvelé entre la mère-patrie et l'Europe occidentale. Pour d'autres, membres d'émigrations à l'origine du moins politiques, ou idéologiques, il s'agit d'utiliser les libertés qui se maintiennent en Occident pour favoriser le renouveau religieux qui se fait jour dans des pays où le christianisme a été persécuté et reste brimé. Ces attitudes méritent respect, mais n'apportent pas de réponse à ceux qui se sont enracinés ici, ou qui, tout simplement, comme moi, sont d'ici. A ces amis du détour, nos compagnons d'un moment, nous demandons au moins de partager avec nous ce qu'ils vivent des traditions de l'Orient, ce qu'ils savent de la souffrance des confesseurs et des élaborations du renouveau. Mais nous avons besoin d'une réponse qui nous concerne.

D'autres, il est vrai, pensent que le problème est très simple. Nous allons fonder une Eglise orthodoxe de France, ou d'Angleterre, ou d'Allemagne, ou de Belgique, ou de Hollande, ou de Suisse, etc. De nouvelles Eglises autocéphales. Il faut s'implanter et convertir puisque l'Eglise orthodoxe est l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique, et qu'il n'y en a point d'autre.

Ici, il nous faut faire très attention. En Europe occidentale, nous ne sommes pas sur une terre "vierge", non-chrétienne, comme par exemple au Zaïre ou au Kenya où l'Orthodoxie rayonne aujourd'hui. Nous ne sommes pas non plus sur une terre ecclésiologiquement "neutre", comme les Etats-Unis. Nous sommes sur une vieille terre chrétienne, sur le territoire du Patriarcat de Rome, sur le territoire de la France chrétienne. Du 2^{ème} siècle, avec un Irénée de Lyon, au 12^{ème} siècle au moins, avec l'art roman et la théologie cistercienne, la France a appartenu à l'Eglise indivise,

qui ignorait l'usage confessionnel des mots "catholique" et "orthodoxe". Plus tard, et malgré les dislocations (dont la plus importante fut celle de la Réforme) qui ont accompagné le lent éloignement de l'Occident et de l'Orient chrétiens (éloignement qui n'a vraiment cristallisé qu'au 19ème siècle), le ferment de l'Eglise indivise n'a pas cessé d'agir dans ce pays. L'école française de spiritualité au 17ème siècle et Pascal, la floraison de sainteté aux 19ème et 20ème siècles, du curé d'Ars à sainte Thérèse de Lisieux, au Père de Foucault, à Madeleine Delbrel et Massignon, une puissante littérature d'inspiration chrétienne, de Léon Bloy à Bernanos, le renouveau biblique et patristique des années 1950, tout manifeste cette fécondité de la Tradition, même gênée, même éclatée : nous pourrions développer ici toute une conception chrétienne des "ruses de l'Esprit" ! Et je pense qu'on pourrait dire des choses semblables sur l'évolution de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Flandre ou des Pays-Bas... Lorsque je me nourris, aujourd'hui même, de l'oeuvre d'un Louis Bouyer, d'un Urs von Balthazar, d'un André Louf, je me trouve en plein climat d'Eglise indivise (au séminaire de Saint-Vladimir, on s'est d'ailleurs empressé de traduire en anglais et de publier dans une collection orthodoxe l'ouvrage de Louis Bouyer sur La spiritualité de Nouveau Testament et des Pères, que je vous recommande, si vous ne l'avez déjà lu). Alors, voyez-vous, l'idée ne me viendrait pas qu'il faut rebaptiser ces hommes, serait-ce au pied de l'Athos, dans la mer ! Pour nous, orthodoxes qui vivons en Europe occidentale, les catholiques, les protestants, ce ne sont pas des idées, des mythes, des explications grandioses, mais des êtres, parfois les plus chers, oui, des visages. L'argument est à double tranchant, je le sais. Pour un certain nombre de convertis, qui ont souffert dans leur chair des insuffisances des confessions occidentales, la proximité nourrit aussi des passions négatives, ils ont tendance à opposer une Orthodoxie idéalisée à un catholicisme, un protestantisme, vus par leurs pires côtés. Vous les reconnaîtrez vite : ils mangent du "romain" à toutes les sauces ! Pourtant, si nous laissons la grâce de l'Orthodoxie guérir en nous les passions négatives, tous nous découvrirons des catholiques et des protestants qui sont des hommes de Dieu, des hommes de l'Evangile.

Alors nous devons tenir ferme les deux bouts de la chaîne : oui, l'Eglise orthodoxe est l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique - c'est d'ailleurs exactement ce qu'un catholique doit dire de sa propre Eglise ! -, oui, nous devons mettre en cause, avec force et clarté, certains aspects de l'évolution du christianisme occidental : de l'essentialisme scolastique, qui lèse gravement l'expression théologique du mystère de la personne et de la déification réelle de l'homme, à l'existentialisme de la Réforme, qui exténue le contenu vital, ontologique, de la communion ecclésiale ; de la limitation du rôle de l'Esprit Saint au dogme du premier concile du Vatican sur l'infailibilité pontificale et la juridiction immédiate et vraiment épiscopale du pape sur tous les fidèles. Mais nous ne savons pas, seul Dieu le sait, jusqu'où une approche partielle ou unilatérale, sur certains points, du mystère, peut atteindre la vie profonde, la pratique évangélique de millions de chrétiens. Nous ne pouvons pas ne pas observer que le rayonnement de l'Evangile, de l'eucharistie, et au moins des quatre premiers Conciles oecuméniques, n'a jamais cessé en Occident, suscitant une sainteté d'autant plus aiguë peut-être, d'autant plus héroïque, qu'elle manque d'espace théologique. Nous ne pouvons pas ne pas observer aussi qu'aujourd'hui tout se dégèle, tout se met en mouvement, et que le moment est venu de témoigner avec l'intelligence de l'amour. Ce serait donc, je crois, une erreur spirituelle de se livrer à une lecture massivement négative de l'histoire du christianisme occidental, et de vouloir rendre celui-ci responsable de tous les maux de la civilisation contemporaine. Ce serait aussi, je crois, une erreur spirituelle de ne vouloir apprécier positivement, dans la destinée de l'Occident chrétien, que le premier millénaire, comme si l'Occident n'avait pas eu, jusqu'à aujourd'hui, ses saints et ses Toussaints, tant d'âmes simples sauvées du désespoir par la foi, devenues par la foi vivantes et vivifiantes. Etre orthodoxe en Occident, c'est d'une certaine manière devenir plus intérieur au christianisme occidental qu'il ne l'est lui-même dans ses dissensions et ses "blocages" : c'est montrer comment d'apparentes oppositions (par exemple entre Rome et la Réforme, ou entre intégristes et progressistes) peuvent devenir des tensions vives, créatrices, comment les impasses peuvent s'ouvrir vers "le centre où convergent les lignes". Notre lecture doit être d'approfondissement et de réconciliation, elle doit déceler à la fois le partiel, le partial

et les germes d'unité. Peut-être, Dieu seul le sait, serons-nous un jour un recours...

L'Orthodoxie en Occident - et c'est peut-être sa plus haute mission - est donc, par sa nature même, œcuménique. Je précise. Nous devons nous garder aussi bien d'un œcuménisme sentimental et bénisseur, qui relativise tout et se contente de compromis verbaux, que d'un anti-œcuménisme passionnel, agressif, qui disqualifie systématiquement l'autre et transforme la Vérité en un objet que l'on possède, finalement un objet d'orgueil. L'Orthodoxie, qui témoigne de la continuité, de l'actualité de la Tradition originelle et ultime, nous apprend à être lucidement nous-mêmes, non pas contre l'autre, mais avec lui. C'est le regard de Philarète de Moscou et de Khomiakov, aujourd'hui d'un Nicolas Lossky, sur l'anglicanisme ; c'est le regard de Léon Chestov sur les intuitions premières de Luther ; le regard de Vladimir Lossky sur Maître Eckhart, de Bolotov et de saint Nectaire d'Egine sur les Vieux-Catholiques, de Paul Florensky sur Pascal, de Berdiaev sur Jacob Böhme ou Léon Bloy, de Serge Boulgakov sur le Kénoticisme anglais, de Léon Zander sur Péguy, de Siniavski sur le Retour du Fils prodigue de Rembrandt. C'est le profond amour de tant d'orthodoxes, notamment d'origine russe, pour un saint François d'Assise, amour qui tout récemment encore conduisait un Nikita Struve à demander que l'Eglise orthodoxe reconnaisse nommément la sainteté de François.

Si nous méditons un peu ce grand mystère de la communion des saints d'Orient et d'Occident, nous comprenons que notre rôle n'est pas de vouloir remplacer en Europe occidentale, sur leur propre terrain, l'Eglise catholique, ou l'Eglise anglicane, ou leurs enfants autrefois révoltés, ce peuple de la Bible (qui d'entre nous la connaît comme eux ?) que nous appelons les protestants (et n'oublions pas qu'une lecture adorante de l'Evangile a déjà valeur eucharistique). Notre rôle, comme l'a affirmé avec tant de force le Père Cyrille Argenti depuis l'Assemblée de Nairobi, c'est de nous convertir toujours davantage nous-mêmes à notre propre orthodoxie, de la rendre consciente, vivante, féconde comme une invitation au fondamental, et d'aider ainsi, par un témoignage désintéressé, les chrétiens d'Occident à retrouver, à revivifier leurs propres racines d'Eglise indivise. Témoigner avec fermeté, sérieux et modestie, ce n'est pas faire du prosélytisme. Certes nous devons accueillir avec beaucoup d'amour ces enfants perdus de l'Occident qui, au bout de l'angoisse et de la nuit, découvrent le Christ vainqueur de l'enfer, de leur enfer, dans l'Eglise orthodoxe. Les accueillir discrètement, après les avoir mis à l'épreuve et pour les faire entrer à leur tour dans notre effort de témoignage et de partage. Tant que l'unité ne sera pas faite, il y aura des occidentaux qui deviendront orthodoxes, comme il y aura des orthodoxes d'origine qui deviendront catholiques ou protestants. Tout cela doit se faire dans une atmosphère pacifiée, avec une réflexion pastorale en commun des hiérarchies concernées, du moins pour les personnalités de quelque importance dans les Eglises. Une destinée personnelle reste le secret de Dieu et échappe à toute institution. Oui, il existe une sorte de grâce qui ouvre certains coeurs au mystère de l'Orthodoxie. Certains comprennent peu à peu qu'ils ne pourront servir utilement la re-composition des chrétiens dans l'unité qu'au sein de l'Eglise orthodoxe. Ici l'étonnement un peu méprisant de certains journalistes nous importe peu. Mais nous devons encourager aussi, d'abord peut-être, ceux qui, infiniment proches de nous, entendent rester dans leur Eglise pour l'aider à retrouver, comme disait le Père Corbon, ses "racines orientales", au sens de l'Orient spirituel. Et comme vient de le préciser en Amérique le Père Kallistos Ware, nous ne devrions pas accueillir ceux qui viennent à nous pour des raisons négatives, notamment pour des arrangements de vie privée. Le problème du célibat sacerdotal, dans l'Eglise d'Occident, est trop grave, trop douloureux, pour que nous nous permettions dans ce domaine la moindre démagogie.

Une fois posées ces règles d'éthique interconfessionnelle, il nous faut préciser que notre ambition doit être bien plus grande que d'accueillir un certain nombre de convertis. Notre ambition, c'est d'accueillir, d'attirer dans la profondeur de l'Eglise indivise, dans sa propre profondeur d'Eglise indivise, l'Occident chrétien tout entier. Afin que Rome, renonçant à son pouvoir solitaire, retrouve en plénitude cette "présidence à l'amour" que proclamait au début du 2ème siècle, en même temps que l'épiscopat monarchique, un saint Ignace d'Antioche.

Il serait navrant que les orthodoxes, devant la confusion qu'ils découvrent aujourd'hui dans le christianisme occidental, se replient sur eux-mêmes et, dans cette démarche de retrait et d'immobilisme, se rapprochent des éléments les plus conservateurs de l'Eglise catholique. Car enfin ceux-ci se fixent d'une manière obsessionnelle sur le 19ème et le 16ème siècles, c'est-à-dire sur les moments où le catholicisme a le plus nettement dérivé loin de l'Orthodoxie. Car enfin le 2ème Concile du Vatican, malgré son bavardage humaniste parfois un peu plat, voire ambigu, a marqué sur bien des points une réémergence de l'Eglise indivise : qu'il s'agisse d'une approche "mystérique" de l'Eglise, du rôle du Peuple de Dieu comme gardien de la vérité, de la revalorisation du ministère épiscopal et de la synodalité des évêques, revalorisation qui commence à équilibrer le dogme de 1870. Car enfin la réforme liturgique autorisée par ce concile, si elle n'a pas tenu compte de la "religion populaire" et de sa légitime sensibilité, si elle a parfois trop schématisé, trop prosaïsé, a cependant permis deux convergences décisives avec l'Orthodoxie : l'usage liturgique des diverses langues nationales, et le rétablissement, ou plutôt l'instauration de l'épiclese dans le canon eucharistique. Nous avons besoin des interrogations que se posent et nous posent les chrétiens d'Occident, de ce décapage impitoyable qui refuse de se payer de mots, nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de leurs tentatives maladroites, tâtonnantes mais profondément honnêtes pour témoigner de l'Evangile dans une société apparemment sécularisée, en réalité travaillée par des esprits de toutes sortes - dont on ne saurait exclure le Saint Esprit ! Nous fermer à cette inquiétude, à cette recherche, ce serait amputer l'Orthodoxie de sa dimension prophétique, pneumatologique, ce serait la transformer en une secte ritualiste et talmudisante. Au mieux des clubs liturgiques où l'on s'efforce avant tout de bien chanter. Ce serait par là-même la séculariser radicalement, car elle ne serait plus qu'un spectacle et une émotion du dimanche, incapable de transformer notre vie et, à travers elle, la société et la culture de notre temps. Il ne s'agit pas seulement en effet des relations avec les chrétiens d'Occident. Il s'agit de savoir si notre présence, dans l'histoire d'aujourd'hui et de demain, dans ce 20ème siècle qui se clôt et ce 21ème qui s'ouvre, sera de fidélité créatrice ou de répétition apeurée. A l'exemple des grands philosophes religieux russes, mais dans un contexte devenu différent, nous avons des expérimentations vitales à entreprendre dans la pratique politique et sociale, dans l'usage des sciences et des techniques, dans la réinvention de l'amour et de la beauté. Nous avons à tout situer, y compris les explorations positives de Marx, de Nietzsche et de Freud, dans la lumière de la divinité humaine et de la plénitude trinitaire, c'est-à-dire de la personne en communion.

Ne nous récrions pas que nous ne pouvons rien parce que nous ne sommes pas assez nombreux. Alors nous irions enterrer le talent qui nous a été confié... D'abord nous ne sommes pas seuls. Nous sommes vivifiés par le renouveau spirituel des pays de l'Est et de l'Athos. Nous trouvons des amis, des alliés, parmi les chrétiens d'Occident, chez ceux qui ne font pas parler d'eux mais qui cherchent simultanément l'enracinement dans le mystère et une spiritualité créatrice. Et enfin, je vous demanderai : les premiers chrétiens étaient-ils nombreux ? Pourtant ils avaient la certitude de porter le cosmos et la société dans leur prière et dans leur service, et leur témoignage bouleversait les fondements mêmes de l'histoire. Tout se joue dans l'embrasement et dans l'ouverture du cœur.

Alors nous n'allons pas faire ce que nous reprochons aux Latins d'avoir fait à Antioche au 12ème siècle, à Constantinople en 1204, ou parmi les orientaux que la violence de l'Etat a unis à Rome à l'époque moderne, ou encore ces dernières années en Grèce : dresser hiérarchie contre hiérarchie, faire succéder à un uniatisme catholique un uniatisme orthodoxe. Bien plutôt nous allons interioriser la Diaspora, déceler son sens spirituel : d'exil du Royaume et de pèlerinage vers le Royaume... Toute l'Eglise orthodoxe, aujourd'hui, n'est-elle pas en diaspora ? Tous les chrétiens aujourd'hui ne le sont-ils pas ? Ne sommes-nous pas des "étrangers sur la terre", par là seulement capables de la transfigurer ? Nous nous appellerons sobrement Eglise orthodoxe en France, ou en Belgique, ou en Angleterre ... Et quand nous pourrons avoir des diocèses géographiques, pourquoi nos évêques ne s'appelleraient-ils pas, tout simplement, tout honnêtement, évêque des orthodoxes de la région parisienne, ou de Bretagne, ou du Midi, ou de la Flandre ?

Le principe de la pluralité des rites ne pose aucun problème à l'Eglise orthodoxe. Mais le principe est une chose, l'opportunité en est une autre. Je ne peux rien dire de la situation aux Etats-Unis. Ici par contre, me semble-t-il, semble-t-il à beaucoup d'entre nous, il vaudrait mieux, pour le moment, mais je parle sans exclusive, d'autres expériences sont légitimes, utiliser surtout, dans nos paroisses francophones, la liturgie byzantine. Elle constitue la synthèse admirable des Sept Conciles œcuméniques, dont l'Occident reçoit théoriquement les dogmes, mais qu'il ignore en fait pour les trois derniers. En elle s'inscrit la pensée des Pères grecs, qui n'étaient ni d'Orient ni d'Occident. En utilisant cette liturgie, nous acceptons de nous mettre humblement à l'école de l'Orthodoxie historique dans sa tradition de prière ininterrompue, et nous sommes loyalement ici ce que nous voulons être (et, ne semble-t-il, ce que Dieu veut que nous soyons) : des hommes de partage, non de concurrence. Cette liturgie, par le seul fait de la traduire, nous sommes appelés à la recréer, et rien ne nous empêche d'entreprendre une sorte de "mouvement liturgique" dont toutes les Eglises orthodoxes bénéficieront. Certes, nous pourrions utiliser aussi certaines élaborations du christianisme occidental, mais ce sera un geste de rencontre fraternelle, de meilleure connaissance de l'autre, et non un déni uniaste de son ecclésialité. Sur ce point, nous aurions beaucoup à puiser, je crois, dans l'oeuvre d'un Maxime Kovalevsky. Les Pères latins sont aussi pleinement nos Pères, et nous avons à découvrir et parfois à utiliser leur louange. Mais il s'agit surtout, à mon avis, d'assumer le présent et l'avenir de la société où nous sommes. Mgr Antoine Bloom reconnaissait que certaines expressions du langage patristique (je dis bien le langage, non l'inspiration), qu'il soit syrien, grec ou latin, ne sont guère intelligibles aux dockers qu'il lui est arrivé de convertir. Peu à peu, à partir justement de notre enracinement à la fois vital et pédagogique dans la vie liturgique ininterrompue de l'Orthodoxie historique, nous devons permettre à cette époque de détresse et de tendresse, de sincérité balbutiante et désespérée, d'élever sa propre voix, d'ajouter sa propre louange à celle des siècles. Rappelez-vous ces paroles du romancier : "Alors nous, les hommes souterrains, nous entonnerons dans les entrailles de la terre un hymne tragique au Dieu de la joie !" (2). Mais cela se mérite par la prière d'un peuple, par l'apparition d'une sainteté, d'une prophétie. Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et de nouvelles expressions liturgiques vous seront données par surcroît.

C'est dans ces perspectives que nous pouvons comprendre ce qu'a voulu dire le Père Boris Bobrinsky lorsqu'il a évoqué, il y a peu, pour l'Orthodoxie en Europe occidentale, de nécessaires "structures d'attente". L'expression a été mal comprise. On y a vu un manque de confiance dans la possible organisation d'une Orthodoxie locale. Pourtant, de même que nous devons intérioriser, spiritualiser la Diaspora, nous ne pouvons qu'intérioriser, spiritualiser l'attente - je préférerais dire l'espérance. L'espérance du Royaume, qui déjà vient à nous dans l'eucharistie. L'espérance de la re-composition de l'unité du monde chrétien dans l'Eglise indivise, qui déjà vient à nous dans tant d'amitiés illuminées par l'Evangile. L'espérance d'une société et d'une culture où la Pentecôte serait un levain, et qui déjà viennent à nous chaque fois que nous réinventons un peu la vie dans la lumière thaborique. Seulement, pour espérer, il faut exister. C'est ce que voulait dire le Père Boris, c'est ce que j'ai voulu dire aujourd'hui. Nous, orthodoxes en Europe occidentale, prions pour devenir des hommes d'espérance. Saint Paul nous le dit : c'est par l'espérance que l'on va de la foi à l'amour, de la foi qui resterait stérile si elle se refermait sur elle-même à l'amour par lequel la foi devient créatrice. "Pour la vie du monde", comme le proclame l'épiclese de la liturgie de Saint Basile. Nous sommes là pour dire, pour vivre, la grande épiclese orthodoxe sur le christianisme occidental, sur la culture, les cultures, de ce petit cap de l'Asie où le soleil se couche pour renaître. "Envoie ton Esprit Saint sur nous et sur les dons que voici", sur le pain et le vin des terroirs spirituels, des terroirs charnels où nous vivons : il y a encore du bon pain et du bon vin en Europe occidentale ! "Envoie ton Esprit Saint". Devenons cette prière. L'avenir, alors, échappera aux pesanteurs, aux fatalités, aux impossibilités de l'histoire pour ne plus être qu'entre les mains de Dieu.

(2) F. Dostoïevski - Les Frères Karamazov.